
XYZ. La revue de la nouvelle

De chair et de cendres

Line Gaudreault



Number 111, Fall 2012

Totalement libre : écrivains du Saguenay—Lac-Saint-Jean

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67130ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gaudreault, L. (2012). De chair et de cendres. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (111), 69–70.

De chair et de cendres

Line Gaudreault

A PAISÉ. Libre de recommencer tant qu'il le voudra. Voilà le sentiment qui l'habite chaque dimanche, à la même heure, depuis quatre longs mois.

Il rentre chez lui le cœur léger, l'esprit vagabond, le pas résigné. Une autre semaine à ranger dans le grand coffre de sa vie désarticulée, à tasser dans le tiroir d'un passé trop présent.

Il apprivoise cet immense chagrin qui ne le quitte plus. Il a mal. Il sait que cette blessure ne guérira pas. Pourtant, des souvenirs heureux bercent son quotidien. La passion qui les unissait palpite toujours au creux de sa poitrine. Il tient à entretenir cette tendresse extrême et partagée qui rythmait leur bonheur.

Pour elle, il a imaginé ce rendez-vous dominical, cette communion. Beau temps, mauvais temps, il se présente à l'heure du couchant. Rasé de près, la moustache taillée à l'américaine, le visage ciré de baume alcoolisé, il va la rejoindre. C'est leur moment. Un territoire de pleine liberté. Un échange intime dans l'apesanteur de l'existence.

Il franchit les portes avec des papillons au ventre et un bouquin à la main. Les talons de ses souliers vernis claquent sur le marbre lustré. Il ralentit peu à peu sa démarche. Rien ne presse. Elle est là, elle l'attend patiemment derrière le mur de verre.

Ce n'est pas une obligation. Ni pour lui, ni pour elle. C'est un abandon dans la course à la vie. Un moment précieux pour célébrer l'amour immortel, celui qui attire deux cortex avec la puissance des aimants. C'est une rencontre qui va bien au delà des promesses anciennes et du temps à rattraper.

Fébrile, il jette un œil distrait dans la pièce ensoleillée par un puits de lumière. Pas le moindre sanglot, aucune présence humaine à part celle du gardien fondu dans le décor. Personne pour questionner la magie de leurs ébats intellectuels, pour

compromettre l'union de leurs deux solitudes dans l'espace et le temps. Il la salue, l'invite à se blottir tendrement dans l'hémisphère de leur mémoire. Pour une heure, deux peut-être, ils feront comme si. Comme si tout était possible.

Il lui raconte sa semaine, les doutes, la souffrance, la douleur de son absence. Il lui parle calmement, respectueusement. Il ferme les yeux, retrouve la douceur de sa peau, la chaleur de ses lèvres affamées, la délicatesse de ses mains d'amante.

Il a apporté du café. Chaud et bien corsé. Comme elle l'aime, sans sucre, avec un tourbillon de crème. Il se cale dans un fauteuil capitaine en cuir véritable et dénoue sa cravate, déboutonne son veston trop serré.

Il ouvre le bouquin et lui fait la lecture à voix haute. Le roman qu'elle avait commencé. C'était avant la morphine. Avant la grande délivrance. Avant cette terrible maladie. Avant.

Il lit une page. Parfois deux.

Il reviendra. Il sera au rendez-vous la semaine prochaine. L'urne en verre soufflé, aux couleurs pénétrantes de fleurs d'hydrangée, brille de tous ses feux. Il avale une bonne gorgée de café, tourne la page délicatement. C'est dimanche, rien ne presse. Une autre page...